

Le dire des exils

Maria Teresa Maiocchi

Le sel de l'exil *

« ... si bien que fait et dire soient même chose »

Dante, *L'Enfer*, XXXII

« Heureusement que là nous avons le poète pour vendre la mèche : Dante, que je viens de citer, et d'autres... »

J. Lacan, « Télévision », 1973 ¹

Dans la proposition de nos Journées européennes, entre *dire* et *exil*, l'image choisie pour l'affiche – heureuse contingence – interroge le lien avec le titre en même temps qu'elle le figure : car irrésistiblement surgissent les célèbres tercets de Dante. Exil « prophétisé » à Dante, alors qu'il est déjà exilé depuis longtemps :

*Tu lascerai ogne cosa diletta
più caramente ; e questo è quello strale
che l'arco de lo essilio pria saetta.*

*Tu proverai sì come sa di sale
lo pane altrui, e come è duro calle
lo scendere e 'l salir per l'altrui scale.*

« Tu quitteras toutes les plus chères choses tendrement tenues ; et cela est le trait que l'arc de l'exil décoche d'abord.

Tu sauras combien il a goût de sel le pain des autres, et comme est dur chemin descendre et monter par l'escalier d'autrui ². »

Des affects d'exil y sont annoncés après coup, et ils touchent la vie et la tâche même du poète, lequel, dans la conception de Dante, est dans la

polis, en est indissociable. Le poète surgit d'elle dans sa singularité, tout en étant expulsé, *ex-silé*, et pourtant il y reste. Il s'incarne, en tant que la *polis* est structure de liens, quoique désassortis³. Le thème est crucial : Dante l'interroge et le réinterroge dans son parcours. Sa poétique en est constituée, tout comme le montre le choix audacieux de la langue, le *volgare*, dont la langue italienne d'aujourd'hui ne s'éloigne pas tellement.

« ... l'altrui scale », les escaliers d'autrui... C'est précisément un escalier que l'image de notre affiche propose. Chemin raide, pas de pierre, marches difficiles à gravir, qui participent au va-et-vient, au *Fort ! Da !* de l'exilé. Et *scale* (escaliers) rime avec *sale* (sel) et *strale* (flèche), noms d'une brûlante blessure. Qu'est-ce qui peut éclore au-delà des larmes ?

Sans ces flèches que « l'arc de l'*ex-sile* » décoche, sans l'essoufflante descente et montée de celui qui n'a plus ni sol ni repos, sans « le dur chemin » où s'historise le réel traumatique d'une perte répétée, est-ce que la contingence d'un passage *ex nihilo*, d'une passe à une *nouvelle* langue, pourrait advenir ? L'invention du *volgare*, de l'italien comme langue propre qui peut se séparer du latin, ne semble pas être un dire d'*exilé*, mais un dire de l'exil. Génitif de l'objet et du sujet, œuvre de civilisation qui fait un avec la poétique de Dante, toujours pointée aux limites du dire, au dire qui manque toujours au parlêtre, pour atteindre un réel. Le travail d'une « politique de la langue » y prend forme, et produit une antériorité tout à fait particulière par rapport à une identité « nationale » qui se construit, qui – elle – se fait pas mal attendre.

Ces escaliers de l'Autre, chemin impossible, déracinement infini *de* et *par* l'expérience – entre « seuil », « sel », « sol », « monter » et autres dérivés –, creusent l'exil, *lo essilio*, dans l'être même du poète : exilé qui, dans l'abandon et le voyage⁴, sait assumer la perte de l'objet en tant que spécifique de la structure. L'Autre « a le goût du sel », rude cacophonie, saveur-savoir qui se fait amère⁵, blessure *active* : quitter toutes les plus chères choses, *ogne cosa diletta più caramente*, point cru de l'objet qui donne structure à l'exil selon la modalité typique dite de la « prophétie post eventum », ce qui la rend encore plus destinale : « ...Tu quitteras... Tu éprouveras... » Le sujet grammatical n'est pas ici sous-entendu comme il l'est habituellement en italien : un ad-venir est en acte, ad-venir du sujet, dont l'abandon se sera su avant, dans un passé qui *aura été* antérieur, futur antérieur qui se sera approché du temps qu'il faut... Contingence d'une rencontre, *chance*⁶, coup de dés singulier, qui pourra permettre – avec Lacan – de « passer dans le bon trou de ce qui lui est offert ». En passant du « particulier⁷ » comme

symptôme tant du point de vue social que politique – ce qui ne cesse pas de s'écrire – au sinthome singulier qui cesse de ne pas s'écrire⁸.

Ce « bon trou » par lequel passer, n'est-ce pas l'expérience de l'exil que la *Comédie* redouble et figure ? Perte radicale de sa terre et de « sa » femme, qui mène Dante à l'écriture impossible du « tristo buco », le triste trou infernal dans le voyage au travers duquel il poursuit les limites du dire. L'exil du rapport qui n'existe pas, qui ne se répare même pas à travers l'amour, lui fera – oui – retrouver l'aimée, mais en tant que nom *nouveau*, nom de béatitude⁹, pour « dire d'elle ce qui jamais n'a été dit d'aucune¹⁰ », ce qui définit le voyage de l'*ex-sile*, l'*ex-silium*, lui-même comme dire nouveau, *bien dire*. Le poème vivant de la *Comédie* est donc peut-être « trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, trace de son exil du rapport sexuel¹¹ » : de l'expérience de l'exilé à l'essentiel de l'exil, en tant que structure qui présente le rapport qu'il n'y a pas, limite du dire, et pourtant à dire, impossible qu'en quelque sorte Dante répète en conclusion de chaque cantique, d'où le « bien dire » peut/doit surgir.

Si avec Colette Soler nous nous demandons « comment [le dire des exils] s'articule avec le dire analytique qui, lui, va vers l'exil structural », le pas de Dante – orienté par le « trois fois rien » du « battement de paupières » de Béatrice¹² – montre l'exil précisément à l'envers de la « tristitia », pour « s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure¹³ » ; et *en bien dire*. L'*ex-périence* – à la fois, dans son étymologie, *épreuve* et *trajet*¹⁴ – de l'exilé coïncide ici avec un dire qui fait langue, pour un « logement des nécessités de la structure » : afin qu'il cesse de ne pas s'écrire... *Comédie*... si humaine qu'on la dira divine.

Quant à notre propre exil, nous savons que notre tâche de « réfugiés¹⁵ », *ex-silés* nous aussi donc, n'est pas de conduire à l'œuvre d'art qui pare aux « impasses » croissantes du malaise de notre civilisation, de la psychanalyse, mais d'ouvrir « le fondement de l'expérience » et de mettre « en cause le style de vie » qui en relève. On l'appelle une École.

*↑ *Esilio*, anciennement *essilio*, du latin *exilium*, de *ex* et *solum*, le sol. Racines indo-européennes et sanskrites, *SAD* et/ou *SAL*. Des racines étymologiques se croisent : monter (*salire* en italien), sel (*sale*), couler-parcourir (*scorrere-andare*), seuil (*soglia*), soulier (*suola*), salle (*sala*), escalier (*scala*), descendre (*scendere*), chuter (*cadere, accadere*), scandale (*scandalo*), siège (*sede*)...

- 1.↑ J. Lacan, « Télévision » (1973), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 526.
- 2.↑ Cœur du chant XVII du *Paradis* de la *Comédie*, lui-même cœur métrique du troisième cantique, point qui la partage. L'attention de Dante à la construction symbolique-figurale de la *Comédie* empêche de le considérer comme un hasard. Sur la dimension figurale du poème, voir E. Auerbach, *Écrits sur Dante*, Paris, Macula, 2000.
- 3.↑ L'étymologie de *polis*, en grec, porte sur une racine sanskrite : *PAR-* *PUR-*, après *PUL-* *POL-*, d'où *pleon*, *pletos* : plus, plein, multitude.
- 4.↑ Voyage qui est, au fond, sans retour, comme à sa façon le fait entrevoir Joyce dans *Exils* (1915)...., perte absolue.
- 5.↑ Le pain dit « toscan » est traditionnellement sans sel, *sciapo*.
- 6.↑ J. Lacan, « Télévision » (1973), art. cit., p. 518 et 526.
- 7.↑ Ce *particulare* est un concept spécifique de la réflexion politique en Italie au *xv^e* siècle, dans l'articulation de Guicciardini plutôt que de Machiavel. Trois siècles plus tard, les problèmes d'un « sujet de la politique » sont toujours les mêmes à Florence.
- 8.↑ Cf. la réponse de J. Lacan à A. Albert (J. Lacan, « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert », 1975, dans le cadre des journées d'étude de l'École freudienne de Paris, Maison de la Chimie, publié dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, 1978, p. 24) : « Si quelque chose se rencontre qui définisse le singulier, c'est ce que j'ai quand même appelé de son nom, une destinée, c'est ça, le singulier, ça vaut la peine d'être sorti, et ça ne se fait que par une bonne chance, une chance qui a tout de même ses règles. Il y a une façon de serrer le singulier, c'est par la voie justement de ce particulier, ce particulier que je fais équivaloir au mot symptôme [...] L'analyse est quelque chose qui nous indique qu'il n'y a que le nœud du symptôme pour lequel il faut évidemment en suer un coup pour arriver à le tenir, à l'isoler ; il faut tellement en suer un coup qu'on peut même s'en faire un nom, comme on dit, de ce suage. C'est ce qui aboutit dans certains cas au comble du mieux de ce qu'on peut faire : une œuvre d'art. Nous, ce n'est pas ça, notre intention ; ce n'est pas du tout de conduire quelqu'un à se faire un nom ni à faire une œuvre d'art. C'est quelque chose qui consiste à l'inciter à passer dans le bon trou de ce qui lui est offert, à lui, comme singulier. »
- 9.↑ C'est alors que Bice Portinari devient *Béatrice*, celle qui donne la béatitude.
- 10.↑ Comme il le promet à la fin de *La Vita nova*, *La Vie nouvelle* (1295), œuvre dans laquelle il appose un sceau d'indicible au dire amoureux, « le doux style nouveau ». Où l'inaccessible n'est pas la femme, comme dans la tradition des troubadours, mais le « pouvoir dire », le dire même.
- 11.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore* (1972-1973), Paris, Seuil, 1975, p. 132.
- 12.↑ J. Lacan, « Télévision » (1973), art. cit., p. 526.
- 13.↑ *Ibid.*
- 14.↑ De *ex* et *peiro*, « je mets à l'épreuve, je pénètre ». Racine indo-européenne *PAR* de « traverser, faire un trajet ».
- 15.↑ J. Lacan, « Acte de fondation » (1964), dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 238.